

Le temps qui passe

Publié le 31 mai 2011



[Pierre Foglia](#)

La Presse

Je le dis comme je le pense, *La Presse* n'a jamais été un meilleur journal que ces dernières années. Mais n'en déplaise à mes jeunes collègues qui le font, notre journal a déjà été aussi bon qu'il l'est actuellement, pour de plus courtes périodes il est vrai. Et l'une de ces périodes aura été la période Jean Sisto.

Jean était directeur de l'information quand je suis arrivé à *La Presse*. Il venait du *Macleans* français. Il m'a envoyé une petite note pour commenter mon tout premier texte: N'abuse pas trop de ce genre de plaisanterie si tu veux qu'on soit amis, O.K.?

J'ai abusé, bien sûr, et on n'a jamais été amis, mais on s'est plutôt bien entendus.

Il a d'abord eu la salle de rédaction à ses pieds. Puis il se l'est mise à dos, ce qui nous a menés à la grève de 1977, mais les quelques années de totale fusion entre lui et la salle ont été comme une épopée journalistique: grandes enquêtes, scoops, reportages dans le monde... Son bureau était toujours plein de journalistes, ça riait, ça déconnait. Le midi, il présidait des repas dans les restos du Vieux, La Vieille France souvent, où nous nous retrouvions parfois une quinzaine à planifier le journal du lendemain. Je me raconte que cela a duré quelques années, mais c'est peut-être seulement quelques mois avant que cela ne se gâte grandement. Même si c'est quelques mois, j'en garde plus de souvenirs heureux que de bien d'autres mornes périodes.

Vous vous doutez bien que, si je vous parle de cela, c'est que Jean est mort. Mais ce n'est pas pour vous apprendre sa mort, dont vous n'avez rien à foutre. Ce n'est pas non plus pour dire comme il était fin. Il n'était pas si fin: il était redoutablement cinglant, il avait l'ironie tranchante comme une lame de rasoir. Je ne l'imagine pas une seconde diriger mes jeunes collègues d'aujourd'hui, il serait trop rugueux pour notre époque. Ou est-ce notre époque qui est devenue trop lisse?

Si je vous parle de Jean, ce n'est même pas pour vous parler de la mort, c'est pour vous parler de la vitesse effroyable à laquelle le temps nous efface en passant. Jean est mort lundi. Mardi, j'ai passé la journée à *La Presse*. Presque personne dans la salle à qui j'aurais pu dire: hé, Sisto est mort. Les trois quarts de mes collègues ignorent jusqu'à son nom. Même les «vieux» sont entrés à *La Presse* quand Jean n'y était déjà plus.

Mardi, j'ai passé la journée dans cette même salle de rédaction où, avant-hier - où était-ce il y a trois siècles? -, Jean Sisto sortait de son bureau en me hélant: Tu viens manger avec nous, le Rital? Toute la salle était agglutinée autour de lui. Mardi, c'était comme s'il n'avait jamais existé.

Je n'arrête pas de m'étonner de comment le temps nous efface en passant.

La maîtresse a envoyé un enfant essuyer le tableau. Bon, reprenons, dit-elle.